

**Jean-Noël Robert, *Des Langues et des dieux au Japon*, Paris, Collège de France, 2023, 108 p.**

**Par Arthur DeFrance**

*La Nature et diversité des poissons*, ouvrage de zoologie marine publié en 1555 par Pierre Belon, offre à toutes les espèces marines connues une place, y compris à celles que les Latins appelaient peu flatteusement *dejectamenta marina*. Car toutes les créatures reflètent à leur manière le dessein du créateur. De même, l'un des ouvrages les plus riches de la période sur les langues du monde, le *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* de Claude Duret (1613), traite de toutes les langues et il s'achève même sur un chapitre nommé « Des sons, voix, bruits, langages ou langues des Animaux et Oyseaux » et sur l'évocation d'un homme capable d'imiter les cris de tous les oiseaux, de tous les animaux, et de parler toutes les langues.

Jean-Noël Robert vient de publier un ouvrage court mais essentiel, intitulé *Des Langues et des Dieux au Japon*. Le livre semble à bien des égards sorti de ce monde langagier de la Renaissance décrit par Jean Céard dans un article de 1980, « De Babel à la Pentecôte<sup>1</sup> », article où il est aussi bien question de diversité des langues que de biologie terrestre et marine. Les hommes de la Renaissance, en effet, lecteurs de Pline et d'Augustin<sup>2</sup>, voient dans la diversité des espèces vivantes et dans celle des langues humaines autant de fenêtres sur une vérité d'un ordre supérieur. Ils vivent dans le même temps dans une époque de resserrement linguistique avec un retour au latin antique et l'ascension de certains vernaculaires. Ils vivent heureusement, ainsi, entre l'émiettement de Babel et le miracle unificateur de la Pentecôte.

On retrouve tout cela chez Jean-Noël Robert, qui rappelle que toutes les langues sont un point de vue unique sur le monde, l'un des soixante-dix aspects complémentaires de la Torah (p. 84), bref, le vestige irremplaçable donnant accès à une vérité d'un ordre supérieur. La langue est fondamentalement la trace d'autre chose et, ainsi, elle est aussi le manque, l'absence de ce quelque chose. C'est cette incomplétude fondamentale, cette dépendance, vraisemblablement, qui amène un certain nombre de langues, dont le japonais, à entrer en « dialogue », en « dialectique » (p. 27) avec une autre langue (le chinois classique, mais aussi, à travers lui, le sanscrit). Cette autre langue est souvent plus ancienne et dotée d'un plus grand corpus littéraire et religieux. La

<sup>1</sup>Jean Céard, « De Babel à la Pentecôte – La Transformation du Mythe de la Confusion des Langues au XVI<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1980, XLII. 3, p. 577-594.

<sup>2</sup>Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, VII.1 ; Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI.

langue réceptacle peut donc combler en partie son incomplétude en suivant l'exemple de sa devancière. On a ainsi une dialectique consistant à « faire passer d'une langue à l'autre des capacités [...] "herméneutiques" rendant la langue d'accueil capable d'accéder au niveau qui est reconnu à la langue dispensatrice » (p. 70). Robert note que « dans cette relation, la dimension religieuse est primordiale » (p. 71), et c'est cela qui justifie que l'on parle de « hiéroglossie » pour décrire ce transfert.

Dans un essai écrit en anglais en 2006 (« Hieroglossy: A Proposal »)<sup>3</sup>, Robert définissait ce concept comme « la somme des relations développées entre une langue perçue comme centrale ou comme un élément fondateur dans une aire culturelle donnée (cette langue est le *hiéroglosse*) et une langue ou des langues qui sont perçues comme dépendant, non pas historiquement ou linguistiquement, mais ontologiquement ou théologiquement de ce hiéroglosse » (p. 26). Il s'agit de penser les langues sur un plan « ontologique » (c'est-à-dire comme un objet doté essentiellement de caractéristiques particulières, qui précèdent son rôle dans une société ou un contexte donné), « théologique » (c'est-à-dire en relation avec un discours sur la divinité), ce qui justifierait une certaine défiance à l'endroit de la sociolinguistique et des concepts qui en sont issus, comme celui de « diglossie » cher à Charles Ferguson<sup>4</sup> ou celui, plus répandu, de « bilinguisme ». Ce que Robert reproche principalement à l'approche sociolinguistique, c'est son caractère excessivement horizontal et synchronique. Elle est incapable, ainsi, de rendre raison de la « persistance des états anciens de la langue que ne sont pas parvenus à supplanter complètement les idiomes actuels, appelés bien à tort "langues parlées" » (p. 11). Une autre difficulté est posée par le cas particulier du Japon, pays où le chinois classique est abondamment cultivé, mais où il l'est au travers d'une lecture en japonais vernaculaire (*kundoku* 訓読). Difficile, alors, d'opposer le japonais et le chinois classique comme deux langues isolées : « le processus hiéroglossique japonais est [en effet] bel et bien interne : le niveau d'arrivée est dans tous les cas l'oralisation japonaise » (p. 57).

Sur quel plan Robert va-t-il situer son analyse de la place et de l'interaction des langues ? Pas au niveau sociolinguistique, trop horizontal. Sa perspective est aussi quelque peu différente de celle d'un autre défenseur de la verticalité langagière, Sheldon Pollock. Pollock, dans un article de 1996<sup>5</sup>, qualifiait déjà d'« hyperglossie » le rapport entre deux variétés linguistiques n'appartenant

<sup>3</sup> Jean-Noël Robert, « *Hieroglossia: A Proposal* », *Nanzan Institute for Religion and Culture*, 2006, bulletin 30, p. 25-48.

<sup>4</sup> Charles Ferguson, « Diglossia », *Word*, 1959, 15.2, p. 325-340.

<sup>5</sup> Sheldon Pollock, « The Sanskrit Cosmopolis, 300-1300 C. E. – Transculturation, Vernacularization and the Question of Ideology », dans *Ideology and Status of Sanskrit*, Jan Houben (dir.), Leiden, Brill, 1996, p. 197-248.

pas au même plan<sup>6</sup>. Jusque-là, on est assez proche du constat de Robert, mais, dans un ouvrage un peu plus tardif<sup>7</sup>, Pollock historicisera la relation hyperglossique entre langue supérieure (« cosmopolite ») et inférieure (« vernaculaire ») pour en faire sa fameuse théorie de la vernacularisation, divisée en trois moments, celui où la langue vernaculaire emprunte à la langue cosmopolite son écriture (« littérisation », angl. *literization*), puis ses codes littéraires (« littérisation », angl. *literarization*), avant de recouvrir toutes les fonctions de la langue cosmopolite (« superposition », angl. *superposition*)<sup>8</sup>. Or, comme la définition donnée par Robert dans son article de 2006 le suggère, la hiéroglossie n'est pas à comprendre comme un phénomène qui s'établirait au travers d'un devenir historique. Pour Robert, il faut comprendre la hiéroglossie comme une configuration d'un ordre plus haut, ontologique ou théologique.

Pour cette raison, la méthode employée par Robert pour mener à bien son enquête sur la hiéroglossie japonaise et la dialectique sino-japonaise est donc située quelque peu en dehors des savoirs linguistique et historique. Ceux-ci l'informent, mais n'en constituent pas le fondement (Robert utilise d'ailleurs pour décrire son enquête l'adjectif « langagier » de préférence à « linguistique »). Cette méthode, Robert lui donne le nom de « philologie », conformément à l'intitulé de sa chaire au Collège de France. Cette philologie, dit-il, « consiste à éclaircir la structure voilée, et non pas cachée, de la langue japonaise en tant que "transposition" ou "altération" [...] de la langue chinoise menée au long des siècles, mais selon un processus dont les prémices furent fermement implantées dès l'aube de la civilisation japonaise » (p. 20). La structure hiéroglossique est donc un donné, établi dès les débuts de la civilisation écrite au Japon, et la tâche du philologue consistera à en distinguer des moments particulièrement représentatifs, situés entre le VIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. Le VIII<sup>e</sup> siècle représente le premier moment du « contrat langagier » (p. 55) noué entre le japonais et le chinois classique bouddhique : c'est l'époque des premiers récits qui nous soient parvenus sur la poésie japonaise comme genre propre au Japon (né du dieu indigène Susanoo, d'après les annales historiques<sup>9</sup>) et l'époque des « poèmes sur les traces du pied du Buddha »

<sup>6</sup> « [Le terme de "diglossie"], de même que celui de "bilinguisme", est inadéquat pour capturer la compartimentation extrême d'usage – ainsi que le fait que ce soit à l'échelle d'une société entière – sans parler de la différence d'opportunité culturelle, que l'on peut mettre en évidence dans le cas du sanscrit et des langues régionales telles que celles que je considère ici (kannada, khmer, javanais). La différence n'est pas seulement le fait d'une division interne (*di-*) [en plusieurs langues], mais le degré extrême de superposition (hyper-) des différentes langues. » (S. Pollock, « The Sanskrit Cosmopolis », art. cit., p. 208). C'est nous qui traduisons.

<sup>7</sup> S. Pollock, *The Language of the Gods in the World of Men. Sanskrit, Culture, and Power in Premodern India*, Berkeley, University of California Press, 2006.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>9</sup> Dans le *Récit des choses anciennes (Kojiki)* daté de 712, le premier poème japonais est composé par le dieu Susanoo après sa victoire contre un monstre.

(*bussokuseki-ka* 仏足石歌)<sup>10</sup>, premier exemple où le bouddhisme a joué son rôle de « catalyseur de la fusion de la langue sapientielle qu'était le chinois bouddhique et du japonais » (p. 57). Le XIX<sup>e</sup> siècle, quant à lui, survient dans le sillage des études nationales (*kokugaku* 国学)<sup>11</sup>, qui ont cherché à « reconstituer une tradition pure, non contaminée par les apports étrangers » (p. 48), et il constitue un moment de « départ du bouddhisme » (p. 52) comme l'ont voulu Motoori Norinaga 本居宣長 (1750-1801) et Hirata Atsutane 平田篤胤 (1770-1843)<sup>12</sup>. L'influence culturelle du bouddhisme est ainsi battue en brèche, au point qu'il perd sa centralité au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans l'État de Meiji (1868). Entre ces deux pôles, un sommet, le *Dit du Genji* (*Genji monogatari* 源氏物語) de Murasaki Shikibu 紫式部 (XI<sup>e</sup> siècle), « point central de [l'] enquête » et « fusion parfaite de la langue japonaise, des lettres chinoises et du bouddhisme » (p. 46-47). Le *Genji* a fait l'objet du cours au Collège de France de 2018-2019.

Les cours antérieurs fournissent comme une propédeutique graduelle, une « grammaire herméneutique » (p. 31) permettant de décoder les allusions au bouddhisme sino-japonais dans la prose et la poésie, dans les *shakkyô-ka* 釈教歌 (« poèmes sur l'enseignement du Buddha », cours de 2011-2012 et 2012-2013)<sup>13</sup> d'abord, puis dans l'agencement savant du *Wakan-rôei-shû* 和漢朗詠集 (« Poèmes japonais et chinois à chanter »)<sup>14</sup> en 2014-2015 et dans l'œuvre de Saigyô 西行 (2015-2016)<sup>15</sup>, Jien 慈円 (2016-2017)<sup>16</sup> et Dôgen 道元 (2017-2018)<sup>17</sup>. Les cours qui suivent celui consacré au *Genji* dressent la chronique de

<sup>10</sup> Les « poèmes sur les traces du pied du Buddha » sont un ensemble de 21 poèmes à caractère bouddhiste gravés sur une stèle dans le temple Yakushi-ji de Nara. Ils datent des environs de l'an 780 de notre ère.

<sup>11</sup> Les études nationales sont un courant intellectuel de l'époque d'Edo (1603-1868) s'intéressant particulièrement, au travers de la redécouverte philologique des textes anciens, aux premiers monuments de la langue et de la littérature japonaise.

<sup>12</sup> Norinaga et Atsutane appartiennent au courant des études nationales. Le premier est notamment connu comme le premier commentateur du *Récit des choses anciennes*, le second, comme un critique véhément du confucianisme et du bouddhisme, pensées toutes deux exogènes au Japon.

<sup>13</sup> Les *shakkyô-ka* sont les poèmes qui glosent un point de la doctrine bouddhique. Cette appellation est utilisée pour la première fois dans les titres de sections de la quatrième anthologie impériale, le *Recueil postérieur des poèmes collectés en supplément* (*Go-shûi-waka-shû* 後拾遺和歌集), compilé entre 1075 et 1086.

<sup>14</sup> Le *Wakan-rôei-shû* est le « Recueil des poèmes japonais et chinois à chanter », compilé par Fujiwara no Kintô (966-1041) entre 1004 et 1020. Le recueil est divisé en sections thématiques et fait se succéder des poèmes en chinois classique composés par des auteurs chinois, des poèmes en chinois classique composés par des Japonais et des poèmes en japonais.

<sup>15</sup> Moine et poète du XII<sup>e</sup> siècle et le poète le mieux représenté dans la *Nouveau Recueil des poèmes japonais anciens et d'aujourd'hui* (*Shin-kokin-waka-shû*, XIII<sup>e</sup> siècle), monument poétique du Moyen Âge japonais.

<sup>16</sup> Moine, poète, historien de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et du début du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage historique intitulé *Mes humbles vues [sur l'histoire]* (*Gukan-shô* 愚管抄).

<sup>17</sup> Moine bouddhiste zen du XIII<sup>e</sup> siècle, fondateur de l'école dite Sôtô.

l'éloignement progressif de l'idéal d'équilibre constitué par le roman de Murasaki Shikibu, que ce soit à travers la création d'un « contre-corpus littéraire » chez Motoori Norinaga (cours de 2019-2020), qui cherche à « arracher le *Genji* au bouddhisme » (p. 49), la parodie chez Ihara Saikaku 井原西鶴 (2020-2021)<sup>18</sup> ou la « désacralisation bouddhique et la resacralisation shintoïque de la langue japonaise » (p. 52) chez Hirata Atsutane (2021-2022)<sup>19</sup>.

Le lecteur aura remarqué l'absence dans la liste donnée ci-dessus du cours de 2013-2014, consacré à un traité de Kūkai 空海 (764-835)<sup>20</sup>, le *Sens de l'aspect réel des sons et des lettres* (*Shōji-jissō-gi* 声字実相義), et intitulé « L'Ésotérisme de la langue ». Nous avons choisi de le traiter à part, car, en plus de constituer la « base doctrinale » de la dialectique hiéroglossique (p. 35), il fournit à notre avis l'une des clés de l'œuvre de Jean-Noël Robert. La méthode de celui-ci repose en effet sur une perception ésotérique du langage comme participant à un jeu de correspondances entre des plans très hétérogènes. Dans un article consacré au bouddhisme japonais et écrit en 1998 pour le *Dictionnaire critique de l'ésotérisme* dirigé par Jean Servier<sup>21</sup>, Robert entreprenait de montrer que le bouddhisme japonais ésotérique (*mikkyō* 密教) correspondait parfaitement à la caractérisation esquissée par Antoine Faivre dans son ouvrage introductif sur l'ésotérisme occidental<sup>22</sup>. Le bouddhisme japonais, soutenait Robert, laissait voir un concept de « correspondance universelle » et une théorie des « éléments », laquelle « sous-tend une vision linguistique – au sens large comprenant aussi l'écriture – de la correspondance » (p. 235). L'influence de Kūkai serait majeure pour le développement de ce réseau de correspondances langagières : « très probablement sous l'influence du traité de Kūkai sur le *Sens de l'aspect réel des sons et des lettres* s'est élaborée au fil des siècles une théorie très complète de l'identification entre les poèmes japonais et les formules détentrices [*dharani*]<sup>23</sup> » (p. 235). Le cours de 2013 sur le traité de Kūkai reprend et développe quinze ans plus tard cette intuition d'une base ésotérique de la pensée langagière. La théorie du signe de Kūkai voit dans le signe en général un « hiéroglyphe qui sous-tend tous les niveaux de l'être, depuis le plan métaphysique [...] jusqu'aux signaux qui constituent le langage des insectes et [...] les langues des peuples terrestres » (p. 34). Si le bouddhisme japonais

<sup>18</sup> Romancier prolifique et poète de *haikai* reconnu de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>19</sup> Le lecteur trouvera le résumé des cours de J.-N. Robert sur le site du Collège de France : <<https://www.college-de-france.fr/fr/chaire/jean-noel-robert-philologie-de-la-civilisation-japonaise-chaire-statutaire/annual-summaries>>.

<sup>20</sup> Moine de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et du début du IX<sup>e</sup> siècle, fondateur de la secte ésotérique Shingon.

<sup>21</sup> J.-N. Robert, « Bouddhisme japonais », dans *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Jean Servier (dir.), Paris, P.U.F., 1998, p. 232-241.

<sup>22</sup> Antoine Faivre, *L'Ésotérisme*, Paris, P. U. F., coll. « Que sais-je ? », 1992.

<sup>23</sup> Les *dharani* sont des formules magiques utilisées dans certains courants du bouddhisme.

comporte bien une théorie de la correspondance semblable à celle de l'ésotérisme occidental et si ce bouddhisme japonais a eu l'influence que lui prête Robert sur la poétique et la vision langagière des Japonais au travers des siècles, alors on peut admettre que les auteurs de l'histoire littéraire japonaise examinés par Robert aient pu voir dans la structure de leur œuvre même un reflet de dogmes religieux, que ce soit la double vérité du Tendai pour le *Wakan-rôei-shû*, l'œuvre poétique et historique de Jien ou le *Dit du Genji*<sup>24</sup>.

Il y a dans cette démarche un caractère tautologique que Robert reconnaît tout à fait<sup>25</sup> : il faut présupposer une théorie bouddhiste des correspondances entre langue et religion et entre langue japonaise et langue chinoise classique pour aller rechercher ensuite les manifestations de cette correspondance dans les textes. Cela peut-il porter des fruits ? Oui, dans la mesure où cette théorie des correspondances ésotérique se rapproche par bien des aspects de la *formamentis* des auteurs des époques traitées, notamment Kûkai et Jien. On pourrait lui reprocher, néanmoins, d'appliquer trop uniformément à toutes les époques ce concept d'ésotérisme de la langue qu'est la hiéroglossie.

Il est intéressant, pour terminer, d'observer que cette vision ésotérique de la langue a pris corps à une époque où le monde de Babel promis par la mondialisation s'est refermé sur une unification linguistique promettant une autre forme de Pentecôte, qui met en danger l'idée même que les langues puissent interagir et qu'elles s'imprègnent les unes des autres. L'essai de Robert commence par évoquer l'hégémonie de l'anglais (dont il s'est demandé dans un essai s'il s'agissait d'une langue sacrée<sup>26</sup>) et termine sur une évocation du développement de la traduction automatique, qui permet de s'adresser à autrui dans sa langue sans quitter la sienne propre. Robert ne pense pas d'ailleurs que le phénomène soit seulement linguistique. Il est la conséquence d'une hégémonie culturelle occidentale qui répand ses concepts et qui fait que les « sens [...] précèdent les mots » (p. 85) et que l'on pense pouvoir ainsi traduire des concepts occidentaux en toute langue. La tâche de la philologie, dès lors, doit être de rappeler que c'est entre les langues et dans leur interaction que se situe la « liberté » du « Verbe » (p. 93).

L'ouvrage de Jean-Noël Robert tente ainsi une approche audacieuse de la question de savoir comment les langues structurent les sociétés : il propose l'idée d'une forme de transcendance de certaines langues. Les langues sont dans la

<sup>24</sup> Le dogme de la double vérité (*nitai-gi* 二諦義) oppose une vérité de sens commun, de surface (*zokutai* 俗諦), à une vérité d'ordre plus profond (*shintai* 真諦). Certaines œuvres littéraires, semblant ne parler que de cette première vérité mondaine, donneraient en réalité accès à la seconde, d'ordre mystique.

<sup>25</sup> J.-N. Robert évoque d'ailleurs la « cohérence de la tautologie » dans son ouvrage, p. 55.

<sup>26</sup> J.-N. Robert, « L'anglais est-il une langue sacrée ? », dans *Concorder les civilisations*, Samantha Besson (dir.), Paris, Seuil, 2020, p. 369-378.

société et dans l'histoire, mais elles appartiennent à un plan différent, elles portent toujours en elle un monde en décalage et ce décalage est fondamentalement irréductible, que ce soit par la logique du sociologue ou de l'historien. Cet éloge du décalage essentiel, aux accents curieusement derridiens, est sans doute l'apport le plus important et le plus séduisant de cet ouvrage, qui vient clore la décennie d'enseignement de Jean-Noël Robert au Collège de France.